



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

*Turban en crêpe orné de chefs et de franges d'or, des magasins de M<sup>me</sup> Larochelle, rue de Choiseul, n. 3. Robe en tulle lamé en or, des magasins de M<sup>me</sup> Armand, rue du Cloître-Saint-Jacques, n. 10.*

#### MODES.

ON a donné une grande quantité de bals particuliers à la mi-carême, indépendamment de tous les bals qui ont animé les salles de l'Opéra et des plus jolis théâtres de Paris. On s'est comme réveillé dans un nouvel élan de plaisirs la semaine dernière, et les parures et les déguisemens ont reparu sous mille brillans aspects. Parmi les plus belles réunions qui ont été données, on peut citer la fête de M. A... qui avait transformé les immenses cours de son hôtel en salle de bal; et une autre fête donnée dans une des grandes maisons de commerce où se trouvait réuni un luxe de goût et de décoration tout-à-fait

admirable. Les galeries de l'établissement étant tapissées de glaces de tentures, et parfaitement éclairées, présentaient dès l'abord de la fête quelque chose de féerie. Toutes les notabilités du commerce, parmi lesquelles se distinguait un essaim de jolies femmes, toutes parées avec grâce et richesse, formaient une réunion aussi nombreuse que brillante.

Il y avait aussi dans ces mêmes soirées force bals : petits bals particuliers, bals de famille, bals d'enfans; enfin, on s'est amusé partout.

— Quant aux toilettes de bal, cette dernière semaine a été pour elles le *chant du cygne*. Elles ont toutes reparu fraîches et brillantes pour s'éteindre à tout jamais devant les belles journées du prin-



tems, que le ciel nous envoie pour nous consoler des joies de l'hiver. Ainsi nous voilà bientôt obligées de parler des modes de la nouvelle saison. Jusqu'à l'abandon du velours et du satin, il n'y aura pourtant rien de très-nouveau à remarquer aux grands théâtres, aux promenades, et au Salon où les femmes du monde se donnent toujours rendez-vous. Le bon goût plutôt que la nouveauté fait la distinction des toilettes d'aujourd'hui.

**REDINGOTES DE FEMME.** — Avec le printemps reviennent les redingotes doublées; la mousseline de l'Inde, la batiste brodée, doublées de marceline. Nous avons admiré, dans un magnifique trousseau envoyé à Vienne, une redingote de dentelle blanche (application de Bruxelles) doublée de satin rose; la pélerine était garnie comme un mantelet, avec une haute bande en point d'Angleterre; la jupe croisée fermait avec des nœuds de satin. Cette redingote pourrait être en tulle uni ou brodé, et doublée en taffetas ou en petit gros de Naples.

**ROBES FOULARD.** — Le foulard est une de ces étoffes qui conviennent à toutes les fortunes et à toutes les toilettes. Une femme très-élégante portera une robe de foulard, montante, à pélerine, à manches longues, pour faire des visites, pour aller à la promenade, pour rester chez elle. Une femme plus simple fera du même foulard une robe de soirée, décolletée, à manches courtes, avec des tulles de soie et des nœuds de ruban. — Une disposition peu éclatante est un fond de couleur à dessins blancs.

**LINGERIE.** — Les jupons de dessous doivent être montés sur une ceinture presque aussi haute que celle de la robe, et soutenus sans être plissés par devant. Le lé de derrière, c'est-à-dire toute la partie qui forme les fronces, doit être très-ample et faire beaucoup de plis sur les hanches. Le jupon peut réunir l'accessoire de toilette, la *tournure*, si l'on reploie en dedans l'étoffe, en l'empesant de manière à faire

bouffer le jupon comme la robe. — Les jupons ordinaires se font en percale, avec un large ourlet. — Les jupons brodés n'ont repris de faveur qu'en rares exceptions.

— Au bois de Boulogne, on aperçoit une multitude de redingotes de satin pensée, vert, mauve, gris; peu d'ornemens sur le devant du jupon; seulement des lisérés ou des nœuds. Une ou deux pélerines, des manches larges, les unes étroites depuis le coude, les autres froncées au poignet. On en voit aussi à triple sabot, et alors la manche est très-serrée à partir du coude. Avec ce genre de manches on a des corsages sans pélerines, les uns en guimpes pour robes, les autres formés en redingotes froncées au bas et s'évasant en gerbes.

— On voit encore beaucoup de redingotes en satin garnies de blonde noire. Une redingote en velours vert émeraude était garnie en blonde blanche.

**ÉTOFFES.** — Tout ce qui se prépare en toilettes de printemps pour promenade ou pour soirées est à grands desseins de couleurs vives, généralement de fleurs naturelles. Les foulards fond blanc, à ramages de roses ou de tulipes, sont très-élégans, et vont mieux à tous les visages que les foulards à dessins tapis chargés de couleurs. Sur un fond marbré ou uni, un joli dessin est un semé de fleurs sans tiges. Les foulards satinés qui se sont portés cet hiver en demi-toilettes seront très-bien maintenant comme robes de promenade. — Les satins de laine sont aussi des demi-toilettes de soir ou de jour; cette étoffe, quoique chaude, sera portée long-tems; elle est souple et brillante. Les nuances en sont vives et adoucies par le duvet que le cachemire, mêlé à la soie, produit à la surface. Le satin de laine est une des plus belles étoffes de la saison. Les pous de soie brochés couleur sur couleur, en petites fleurs variées, se portent le matin ou le soir, selon la nuance. Les gazes de soie imprimées sont laissées aux robes du soir ou aux réunions du matin. Il y a une telle



ressemblance entre les étoffes anciennes et celles portées maintenant, que lundi dernier, au bal de M. Sch., on citait une toilette faite avec une robe de satin blanc roux, broché en blanc et en fleurs semées; ce satin, parfaitement frais, avait appartenu à la mère de M<sup>me</sup> P., qui le portait, ainsi que la haute dentelle qui garnissait le corsage, et il ne paraissait pas différent de tous ceux qui l'entouraient.

**CHAPEAUX.** — On porte de grandes formes ovales, des calottes assez hautes, droites, et de grands bavolets. C'est tout ce que l'on peut dire en ce moment de transition; les étoffes que l'on emploie pour le matin sont le velours épinglé ou le velours des Indes, le pou de soie, et encore du satin. Les bonnets de dessous, figurés, doivent être garnis d'une blonde de trois doigts environ; sur le front la blonde est plate, tendue, recouverte à moitié par un ruban de taffetas ou de satin, qui traverse, plat également, et se termine de chaque côté par de petites coques réunies en touffes. La blonde descend comme un bonnet sur les joues.

**BONNETS.** — Ceux du matin ou négligé du soir, chez soi, sont en dentelle, à fonds arrondis, petites garnitures à deux rangs; on pose le ruban tout-à-fait contre les garnitures; il forme un nœud en rosette, et descend de chaque côté pour les brides. Ces bonnets sont souvent doublés en florence de couleur. — Lorsque l'on ne veut pas employer de la dentelle pour ces négligés, on prend du tulle très-souple et fin, puis on garnit avec un tulle façon anglaise, ou un tulle brodé au plumetis.

**ÉCHARPES.** — Les écharpes de promenade sont en foulard ou en tibet; ces dernières peuvent se porter aussi en demitoilette du soir; celles de foulard sont ordinairement imprimées à larges dessins en ramages sur un fond blanc ou de couleur claire, avec les extrémités d'une autre nuance tranchée. Celles de tibet ont peu d'impressions; elles sont plus simples et plus habillées.

## LA GROTTE DU SOL.

CHRONIQUE BRETONNE.

C'était à la fin d'un grand banquet que messire Bertrand de la Kercheneck donnait à ses parens, à ses amis, à ses voisins, dans le gothique château qu'il tenait de ses pères.

On avait devisé sur toutes choses. On avait raconté les exploits des soldats bretons dans la dernière guerre. Un voyageur, qui avait été présenté à la cour du roi de France, avait narré et commenté quelques-uns des grands événemens qui l'occupaient alors, mais il n'avait pas oublié de dire en même tems aux dames quelle était la coiffure portée par la reine, et les plus remarquables beautés qui l'entouraient sans cesse, la forme des robes qu'elles portaient, de leurs ajustemens; puis, on en était venu aux chants joyeux, aux ballades nationales; on choquait les verres pour accompagner les gais refrains d'un vieux seigneur à visage bourgeonné. Toup-à-coup messire Bertrand appela son page Augustin.

— Monseigneur, il est fort souffrant à cette heure, répondit d'une voix douce une gente personne, sise à l'une des extrémités de la longue salle du banquet.

— Demoiselle Élisabeth, répartit le comte Bertrand, je ne vous demande pas d'observations. Qu'on fasse venir Augustin.

Au bout de quelques instans, un jeune homme entra dans la salle du banquet. Il avait l'air malade; ses traits étaient pâles; mais son visage rougit bientôt quand il se vit en présence de la brillante et nombreuse compagnie que traitait son seigneur.

— Or ça, mon page, dit le comte, je vous ai fait venir pour divertir mes nobles hôtes. Chantez-leur la dernière complainte du châtelain.

— Monseigneur, murmura le jeune



homme en rougissant encore plus , et baissant les yeux... je ne pourrais.

— Qu'est-ce à dire? je vous ai fait mander pour chanter devant mes hôtes... Obéissez! je ne dois pas souffrir de vos caprices. Je vous ai recueilli, fait élever, instruire dans les arts qui n'auraient pas dû être votre apanage, et voilà ma récompense!

— Oh! monseigneur... moi ingrat!... comment le supposer? et que vos reproches me sont pénibles... mais je suis si souffrant, que je crains de ne pas vous plaire.

Messire Bertrand fronça le sourcil. Le pauvre page trembla de plus belle; heureusement il rencontra un regard d'Élisabeth.

Le chapelain avait été le maître d'Augustin. Il était fier du talent de son élève, et dans ses compositions il avait soin de mettre quelque passage qui pût le faire briller. Le pauvre page, dans cette occasion, sentait bien qu'il allait détruire la bonne opinion qu'on avait de lui. Sa gorge était brûlante, sa voix enrouée.

Il commença... D'abord, c'étaient des notes graves, modulées avec ame. On écoutait Augustin avec le plus profond silence, mais quand il voulut attaquer une note élevée qui, ordinairement, produisait le meilleur effet, un malheureux *sol*... la voix lui manqua. Il chanta faux à déchirer l'oreille la moins délicate.

Il y eut des rires tout aussitôt. La gente demoiselle qui d'abord avait pris sa défense, ne rit pas; elle essuya au contraire une larme. Le châtelain entra dans une violente colère.

— Qu'on me chasse ce drôle, s'écria-t-il en se tournant vers ses gens, et qu'il ne remette les pieds au château que lorsqu'il aura retrouvé son *sol*.

On implora en vain la grâce du page qui n'avait pas attendu le mouvement des valets pour s'éloigner, honteux et le désespoir dans l'ame; messire Bertrand était furieux. Depuis long-tems il était jaloux

de la bienveillance que demoiselle Élisabeth témoignait à Augustin, et il avait saisi avec empressement l'occasion d'humilier le pauvre jeune homme.

Il sortit le cœur navré. Il avait été forcé de rongir devant toute la noblesse du pays, bien plus encore, devant celle qu'il aimait. On l'avait traité d'ingrat!... sa poitrine était oppressée, ses yeux étaient remplis de larmes, sa tête était brûlante. Il fit pitié à ceux qui le virent passer lorsqu'il quitta le château pour obéir aux ordres de son seigneur.

On croyait qu'il allait rentrer le soir ou le lendemain... mais il ne revint plus. Messire Bertrand, qui avait des remords au cœur, le fit chercher partout; ce fut inutilement. Demoiselle Élisabeth pleurait sans cesse. Mais voilà qu'un jour quelques manans vinrent dire qu'ils avaient trouvé dans les rochers, non loin d'une grotte qui renfermait d'horribles précipices, un manteau..... C'était celui d'Augustin.

Plus de doute! le malheureux page s'était précipité dans ces gouffres béans dont on ne pouvait sonder les profondeurs, et il y avait trouvé la fin de ses souffrances.

On y fit de minutieuses recherches, mais on ne trouva pas même vestige de son corps... Cependant, alors que l'on parcourait ces lieux sombres et jamais fréquentés, on remarquait un prodige.

Lorsque le tems était à la tempête, lorsque le ciel était chargé de nuages, que le brouillard empêchait de distinguer l'horizon, que la nature enfin était couverte de son voile de deuil, il s'élevait du fond de ces abîmes des gémissemens, et, au milieu d'eux, comme une voix plaintive et douloureuse répétant une note de musique, toujours parfaitement la même et admirablement modulée.

On ne douta point que ce ne fût l'ame du page de messire Bertrand de la Kercheneck, qui, même après la destruction du corps qu'elle animait, cherchait à obéir encore aux ordres du châtelain. Depuis ce tems, les abîmes des rochers de la Ker-



cheneck ont pris le nom de *Grotte du Sol*. Les voyageurs n'oublient jamais d'aller entendre le phénomène musical qu'on y a signalé et qui rappelle la catastrophe du gentil page protégé par demoiselle Élisabeth.

CH. D'ARGÉ.

## CE QU'UNE DAME

DONNA A UN HOMME QUI LA SUIVAIT.

Il paraît que c'est pour bien des nôtres un vif plaisir de suivre une femme. Nous avons pourtant, dans *Notre-Dame de Paris*, l'exemple salulaire de Pierre Gringoire, qui tomba en grande détresse pour avoir acharnement suivi la gracieuse Esmeralda. Mais que nous font les leçons du roman, à nous qui ne tenons pas compte des leçons de l'histoire? On vous a toujours suivies, mesdames; on vous suivra toujours. Quand on médite philosophiquement sur ce fait, on est amené à vous douer d'une attraction magnétique, et à conclure que vous êtes l'aimant et nous le fer; vous la flamme, nous le papillon; vous le feu follet, nous le voyageur égaré. On vous suit, quitte à aboutir au précipice, et, ici, le précipice, c'est de découvrir, au bout d'une heure de marche sur les traces d'un pied élégant et jeune, un laid et vieux visage. Une svelte démarche de perdrix vous a entraîné de rue en rue, le voile se lève, c'est une figure de chat-huant. Nous connaissons tous ces désenchanteurs, et pourtant nous allons; l'amour est fort comme la mort. L'Écriture dit bien : « Celui qui vous suit, mesdames, n'a peut-être pas encore trouvé son ame ici-bas, et il espère que c'est vous qui avez en votre possession la moitié qui lui revient, et il s'attache à vos pas, et il vous poursuit, et il vous obsède; ne lui en veuillez point, de grâce; il n'y peut ré-

sister; c'est une loi, un besoin impérieux, l'espérance! et l'espérance, vous le savez, conduit l'homme jusque... à vos pieds. »

Et puis ne connaissez-vous pas certaines femmes qui aiment à être suivies? Honnêtes au fond, mais coquettes, elles se plaisent à traîner un homme à leur char; et de peur qu'il ne se lasse, elles se retournent de tems en tems avec une négligence piquante pour entretenir le feu sacré. Qu'il ne se hasarde point à leur dire un mot trop positif, elles se révolteraient; mais l'hommage muet les ravit, et fermer leur porte au nez du malheureux poursuivant, quand elles ont fini leur promenade, est un triomphe dont elles entretiendront pendant plusieurs jours leurs amies. Gare que la porte ne se ferme pas assez vite un jour!

Je ne sais pas si tel était le manège d'une dame dont on m'a conté l'histoire que je vais vous conter à mon tour. Elle était en cours d'emplettes, et, par conséquent, portait un élégant négligé. Elle sortait de la rue Choiseul, des magasins de Delisle, sans doute, quand au coin du boulevard, un jeune homme, un fashionable, oisif après son déjeuner au café de Paris, la lorgna, vit ses pieds charmans, sa taille délicate, son visage ravissant, presque invisible sous un voile vert. Dès lors il se mit à sa suite, entra dans l'atmosphère de l'astre à demi radieux, comme un poète se lance dans l'infranchissable et tyrannique orbite d'une idée fixe. Il n'en peut plus sortir alors; il se débat vainement, il faut qu'il en rêve, qu'il y pense, qu'il en devienne ivre; il fallait désormais que le fashionable fasciné suivit son enchanteresse; idée poétique tout comme une autre. Elle s'arrêta; il s'arrêta aussi: elle venait d'entrer chez son cordonnier, sur le boulevard des Italiens. Qui pourrait dire avec des mots sans mélodie tous les rêves délicieux que conçut notre jeune homme, en pensant aux jolis pieds qu'allait admirer le cordonnier, dans une chaussure



fraîche? Il enviait, le cœur palpitant, le bonheur de cette main qui allait chausser ces pieds mignons; et il eut le tems de se livrer à ses amoureuses contemplations, car la dame fut long-tems dans le magasin; l'artiste maudissait le Créateur qui rendit ici son art si difficile. Enfin, elle avait trouvé ce qui lui convenait; elle sortit légèrement en rabaisant son voile, et le fashionable ne vit encore que le pied; mais il fut ébloui, confondu. La dame ne marchait plus, elle voletait, et lui voletait derrière elle; c'était une fascination, une magie. Elle ne tarda pas à faire une seconde station : sa couturière lui tenait toute prête une robe neuve. Elle monta l'essayer : elle allait à ravir. Son captif, qui l'attendait fidèlement, ne savait plus que se figurer. Où était-elle? allait-elle redescendre? s'il n'allait plus la revoir! et il tombait dans un désespoir profond, quand au bout d'une heure il vit reparaitre sa péri, sa sylphide, son adoration, mais plus belle et plus ravissante encore. Sa robe de satin, aux nuances exquis, chatoyait au soleil comme la nacre ou les délicates ailes de gaze d'une demoiselle, et le papillon du boulevard de Gand voltigeait pour la saisir; mais elle, si svelte, si gracieuse, et si contente de sa parure nouvelle, ne touchait presque plus la terre. Ce pied si mignonnement habillé, cette taille si délicatement vêtue, l'élégant les voyait bien; mais la tête, mais les yeux, mais la bouche, le voile vert les cachait impitoyablement.

De là, il la suivit jusqu'au magasin de Pacini, d'où elle sortit portant dans sa petite main un rouleau de romances nouvelles. Elle chantait donc; oh! certes, elle avait une voix admirable, pénétrante. Elle chantait peut-être horriblement mal; mais non! avec un pied pareil et une tournure aussi élégante! Il s'attacha de plus près encore à ses pas.

Place de la Bourse, elle lui fit faire une halte pour entrer chez Susse, où elle loua une aquarelle et acheta des couleurs.

Quelle perfection! elle peignait aussi : c'était donc un ange, un être accompli; et ne pas voir un seul de ses traits!

Il eut quelques momens de vive espérance quand il la vit entrer, rue Vivienne, chez sa marchande de modes. « Elle va enfin quitter son voile! je pourrai l'entrevoir par un coin du rideau. » Et il y attachait son œil. La dame allait se dévoiler, quand une petite main joignit hermétiquement les rideaux. Impossible d'y voir la moindre chose! force fut bien de prendre patience, et long-tems patience. — C'est égal, il faudra bien qu'elle sorte, et peut-être n'aura-t-elle pas son voile; et alors il se créait une délicieuse figure et des illusions et des espérances, Dieu sait! Il fut plus d'une fois tenté d'entrer dans le magasin, en prétextant des achats, des commissions, et toujours il reculait devant cette pensée : il n'osait. Cette femme le rendait timide, il était averti par quelque voix secrète qu'il perdait son tems, et pourtant il trouvait doux et charmant de le perdre ainsi. Voilà le jour qui baisse, se disait-il, elle est seule, je lui offrirai mon bras pour l'accompagner; elle ne saurait me refuser; je lui ferai cette offre d'un ton si décent, qu'elle y aura confiance. Et il tremblait cependant de voir la porte du magasin s'ouvrir.

Elle ne s'ouvrait pas encore, car la dame avait essayé lentement, *con amore*, tous les chapeaux.

— En voilà un qui me va bien, n'est-ce pas? — A merveille, madame.

Elle donna ordre qu'on le lui portât, et s'appréta à sortir en baissant son voile.

— Ah! j'entends marcher... elle va sortir, se disait-il... elle remue le bouton de la porte... Voyons, que je lui propose de lui servir de cavalier.

Alors il se mit en devoir de se présenter, et au moment où la dame s'élançait hors du magasin, il ôta timidement son chapeau de la main droite, et tout aussi timidement il lui dit :

— Madame, oserais-je?...



Elle tira alors de sa bourse une pièce de deux sous, et la jeta dans le chapeau du jeune homme.

— Je ne puis faire davantage, mon cher.

ERNEST FOUNET.

### GOMEZ.

Le Nouveau-Monde a aussi des célébrités émules de celles des Mandrin et des Schendérannes. Gomez, fameux bandit, a long-tems occupé avec une bande de quatre cents hommes la vaste forêt de Penal, dans le Mexique, et y répandait la terreur par ses vols et les cruautés les plus atroces. Riche ou pauvre, grand ou petit, aucun voyageur ne pouvait la traverser en sûreté, et le nom de Gomez semait partout la terreur. Il augmenta en même tems tellement ses forces que le gouvernement en fut effrayé, et ne se sentit pas capable de le chasser des lieux où il exerçait son redoutable empire.

Le trait suivant est une preuve du raffinement de cruauté et de la froide barbarie avec laquelle il tourmentait ses victimes. Un pauvre diable, voyageant près de Saint-Martin, rencontra sur la route un homme avec lequel il entra en conversation, et à qui il dit, entre autres choses, qu'il espérait bien ne jamais tomber entre les mains de Gomez. « Pourquoi non ? demanda son compagnon. — Parce que, répondit notre voyageur, non seulement il dépouille ceux qu'il arrête, mais encore il se plaît à verser leur sang et leur faire souffrir mille cruautés. — Et qui vous l'a dit ? C'est connu de tout le monde. On dit par exemple, et je le crois, qu'il massacre tous ceux qui deviennent sa proie, et qu'il se lave les mains dans leur sang. — Eh bien ! reprit l'autre, vous pourrez tout à l'heure vous en convaincre ; car

voici, dit-il, en montrant un sentier dans le bois, un chemin qui conduit à la demeure de Gomez, et je vais prendre la liberté de vous y conduire. »

Vainement notre voyageur alléguait son éloignement pour la nouvelle commission et l'urgence de ses affaires ; il fallut suivre son guide, et il apprit bientôt, avec un sentiment d'horreur difficile à décrire, que ce guide n'était autre que le fameux bandit lui-même. Gomez appela quelques-uns de ses gens, et fit apporter une grande caisse. « Maintenant entre dedans, dit-il au pauvre voyageur, qui, tremblant de tous ses membres, fut de force étendu dans la boîte. Puis il ajouta : « Vous allez être tout à l'heure convaincu, señor, combien tout ce que l'on rapporte est faux. Vous allez mourir, mais vous ne serez pas saigné, et je ne me laverai pas les mains aux sources de votre vie. Maintenant qu'on l'enferme, qu'on l'étouffe et qu'il meure ! »

Cet ordre barbare fut exécuté.

### Bals d'Artistes.

C'est peut-être commettre une indiscretion que de révéler au public l'existence de certains plaisirs qu'il n'est pas appelé à partager. Toutefois, nous nous permettons de lever le rideau qui cache en certaines occasions la vie privée des artistes pour les punir de ne pas convier au moins les amis intimes à ces fêtes gracieuses et de bon goût qui, cet hiver, ont égayé le carnaval des théâtres. Nous parlons ici des véritables bals d'artistes, bals travestis et costumés, que les auteurs des différens théâtres de Paris ont improvisés après minuit, dans le foyer des salles les plus élégantes.

Le joyeux Ambigu a ouvert la danse. Chaque théâtre a voulu avoir ensuite son bal d'acteurs par souscription. On cite l'élégance de la fête qui a eu lieu au



théâtre de l'Opéra-Comique ; M<sup>me</sup> Casimir en faisait les honneurs avec toute la grâce qui la caractérise. Elle s'est, dit-on, on ne peut mieux acquittée envers ses camarades des devoirs d'une femme du monde, maîtresse de maison. Les toilettes, les fleurs et les quadrilles étaient du meilleur choix. Un de nos amis nous fait les mêmes éloges du souper qui fut servi à deux heures du matin. Samedi 1<sup>er</sup> février, c'était le tour du théâtre des Variétés.

Le charmant foyer du public, décoré exprès, présentait le coup d'œil le plus gracieux et le plus animé. Toutes les actrices de Paris, dans les costumes les plus galans et les plus pittoresques, tous les cavaliers dans la tenue sévère des bals du grand monde, se mêlaient en groupes variés, au son d'un excellent orchestre. A deux heures, le souper servi par Véron ayant été dressé sur la scène, disposée à cet effet en salon fermé et décoré, les convives sont allés prendre place en traversant les couloirs ornés de fleurs et d'arbustes verts. MM. Armand et Hyacinthe, assistés de M<sup>mes</sup> Jenny Colon et Pauline, les reines du lieu, faisaient les honneurs de la fête. Chacun a eu à se louer de leur zèle et de leur aimable accueil.

Après le souper, les quadrilles se sont animés, et le plaisir était tel que, d'enthousiasme et sur-le-champ, toutes les personnes présentes ont souscrit pour une seconde fête qui a eu lieu samedi dernier, 8 courant, et qui n'a été ni moins brillante ni moins joyeuse. L'ordonnance de M. Gisquet, concernant les spectacles, aura du moins rendu aux acteurs le service d'avancer d'une heure la durée de ces charmantes nuits ! Qu'on dise après cela

que le gouvernement ne protège pas les artistes !

Hélas ! pourquoi faut-il que nous autres, public spectateur, public innocent de tout vaudeville, nous soyons exclus de ce charmant paradis où il y a si peu d'appelés et si peu d'élus. Mais la consigne est si sévère, qu'au Palais-Royal un bal de ce genre aurait, dit-on, manqué, par suite du refus des commissaires d'admettre quelques personnes étrangères au théâtre, présentées et invitées par M. Dormeuil lui-même.

(LE TEMPS.)

*Le Vagabond*, par M. Merville, auteur des *Deux Apprentis*, vient d'être publié chez Ambroise Dupont. L'auteur a suivi pas à pas la fatalité qui s'attache à un pauvre orphelin abandonné, jeté à Paris au milieu de la foule des mauvais sujets. Un vif intérêt est répandu dans cet ouvrage, où tout est calme, naïf, naturel ; c'est l'homme de bien aux prises avec le mal, et qu'une éducation abandonnée fait pencher vers l'abîme.

— Il paraît que le héros du dernier mélodrame de l'Ambigu-Comique, le fameux curé Mérino, est mort il y a peu de tems. En se rendant au-devant de don Carlos, il s'est, dit-on, noyé dans une rivière. Voilà un épilogue tout trouvé pour cet ouvrage.

A ce Numéro est jointe la planche 1045.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





# Modas de Paris.

20 Mars 1836.

N<sup>o</sup> 1045.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.  
Turban en crêpe orné de Chefs et de franges d'Or.  
Robe en tulle lamé en Or.

Ayuntamiento de Madrid